

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des services et offres adaptés à vos centres d'intérêts et mesurer la fréquentation de nos services.

[Pour en savoir plus et paramétrer les cookies](#)

Ok

## Marie Noël à tombeau ouvert

Depuis l'enfance, la voix de Marie Noël (1883-1967) m'enchanté et m'aide à déchanter, selon la belle expression de Claude Roy évoquant les pouvoirs de la poésie. Au long de mon existence, elle m'a accompagnée. Je souhaite lui ouvrir un espace, une « Figure libre » où son originalité et sa multiplicité puissent être données à lire par d'autres lecteurs que les écoliers, les étudiants, les catholiques garantis grand teint.

Tous ces vers, ces mots d'elle qui ruissellent dans ma mémoire, ces correspondances avec d'autres poètes élus, il fallait que je les fasse résonner. J'écrivais dans ma tête. J'en arrivais à étouffer sous le trop-plein. Alors, dans le ciel soudain nettoyé, comme les *pigeonneux* de mon pays, j'ouvre la cage, je lâche le vol, l'envol d'une œuvre poétique parmi les plus hautes du XX<sup>e</sup> siècle.

À commencer par ce pseudonyme qu'a choisi Marie Rouget : « MARIE NOËL / Marie (mara), l'amertume mortelle de ma racine. / Noël, mon miracle, ma fleur de joie. »<sup>1</sup> D'entrée de jeu, la poète donne le ton : la coexistence en elle des mélodies adverses avec lesquelles composer. Ne jamais perdre de vue ni l'une ni l'autre mais acquiescer à cette complexité avouée, douloureuse et revendiquée. Mort et vie, amertume et joie, racine et fleur.

Comme Marion Muller-Colard célébrant *l'intranquillité*, Marie Noël observe :

« Ce moi, le plus vrai de moi, le moi d'avant moi et d'après : l'inquiétude.  
Quand Dieu a soufflé sur ma boue pour y faire prendre mon âme, Il a dû souffler trop fort. Je n'ai jamais cessé de trembler comme une chandelle vacillante entre deux mondes. »<sup>2</sup>

Marie Noël, je ne te caricaturerai pas – figure d'Épinal, bonne dame patronnesse, aimable poète, malade des nerfs, célibataire peu gracieuse. Et quoi encore ? Marie Noël, je te célèbre, je dis qu'il est bon que tu sois venue au monde, ton monde, celui d'Auxerre en Bourgogne, en un temps où la vie des femmes était rivée aux soins des proches, à l'entretien des biens. La confiance en soi n'était guère de mise, la liberté restreinte. Tu grandissais sous le regard du père admiré, l'homme modèle dont le stoïcisme faisait contrepoids à la piété maternelle.

Avais-je neuf ans lorsque, à la Journée des missions organisée par l'école, j'achetais des images sobrement illustrées portant au revers des phrases ou des vers riches de sens que je mémorisais, transportais partout avec moi ? Tels ces deux distiques :

« Conduis-moi lentement seul à travers les choses,  
Le long des heures tout à tour brunes et roses,  
Seul avec Toi, du ciel aspirant tout l'espoir,  
De la paix du matin jusqu'à la paix du soir. »<sup>3</sup>

Je ne connaissais pas *Les chansons et les heures* mais j'avais été touchée par le rythme, les couleurs, le mouvement, la solitude. Ton nom ne me disait rien. Des *Marie*, j'en avais tant autour de moi, le plus souvent flanquées d'un autre prénom relié par un tiret – mais toi tu n'en avais pas (était-ce une faute d'orthographe ?) : Marie-Henriette, Marie-Antoinette... et chaque membre de ma famille portait le prénom Marie dans sa liste. La mienne ne manquait pas de relief : Colette, Lucie, Jules, Antoine,

Élisabeth, Marie, Joseph, Ghislain. Son opulence, sujet de curiosité (tu as aussi des prénoms d'homme ?), m'encombraient un peu mais je me réjouissais de bénéficier d'autant d'anges gardiens en quelque sorte. *Noël*, la fête préférée des petits ; le mystère d'une naissance dans la nuit m'enchantait. J'ignorais le drame de la mort de ton petit frère la veille de Noël. Marie Noël donc. Les quatre vers et un prénom comme un sésame en poésie.

À quatorze ans, à la faveur d'une opération, j'ai reçu *Les chansons et les heures* : un cadeau de longue haleine. Au cours de la convalescence, j'ai eu le loisir de lire, relire, apprendre par cœur, rêver, me laisser porter par ta vision et ta musique.

Ensuite, j'avais découvert « Connais-moi », ce texte si juste qui correspond aux questionnements et aux inquiétudes de l'adolescence en quête d'elle-même au travers de ses contradictions.

« Connais-moi si tu peux, ô passant, connais-moi !  
Je suis ce que tu crois et suis tout le contraire !  
La poussière sans nom que ton pied foule à terre,  
Et l'étoile sans nom qui peut guider ta foi.  
[...] Si calme, ô voyageur... Et si folle pourtant !  
Flamme errante, fêtu, petite feuille morte  
Qui court, danse, tournoie et que la vie emporte  
Je ne sais où, mêlée aux vains chemins du vent. »

Marie Noël se plaît à y énumérer toutes les sources d'indiscrétion sans que jamais ne soit trahi le secret de son être, avant d'affirmer le pouvoir de l'amour.

« Connais-moi si tu peux. Le pourras-tu ?... Le puis-je ?...  
[...] Tu le sauras si rien qu'un seul instant, tu m'aimes ! »

*Les chansons et les heures* dans leur diversité et leur proximité de ma propre existence : je n'étais pas consciente de tenir en main une des plus belles « suites » poétiques et musicales du XX<sup>e</sup> siècle. Je n'avais pas encore de points de comparaison, je recevais comme une terre poreuse et ces poèmes semés germaient souterrainement.

En classe, un professeur nous avait dicté un de tes textes en prose à mémoriser (grâce lui en soit rendue !) :

« Si j'étais plante, je ne voudrais pas être de ces plantes qui ont trop affaire à l'homme.  
Ni avoine, ni blé, ni orge parqués, sans pouvoir en sortir, dans un champ en règle – et on ne laisse même pas aux blés leurs bleuets pour se distraire – ni surtout ces légumes soumis et rangés, ces carottes alignées, ces haricots qu'on dirige à la baguette, ces salades qu'on force à pâlir en leur serrant le cœur quand il fait si beau alentour et qu'elles voudraient bien être grandes ouvertes.  
J'accepterais encore d'être herbe à tisane, serpolet ou mauve, ou sauge, pourvu que ce fût dans un de ces hauts battus des vents où ne vont les cueillir que les bergers.  
Mais j'aimerais mieux être bruyère, gentiane bleue, ajonc, chardon au besoin, sur une lande abandonnée, ou même un champignon pas vénéneux, mais pas non plus trop comestible, qui naît dans la mousse, un matin, au creux le plus noir du bois, qui devient rose sans qu'on le voie et meurt tout seul le lendemain sans que personne s'en mêle. »<sup>4</sup>

D'une part, il évoquait ce jeu du Portrait chinois qui nous amusait : « Si tu étais saison... Si tu étais un arbre... » D'autre part, il attisait mon attention au monde végétal que nous fixions dans un herbier. Plus tard, j'y lirais une parenté avec Colette. J'y retrouvais aussi une sauvagerie, une perception originale, sourire aux lèvres, qui me rejoignaient.

Dans nos vénérés *Modèles français*, tu tenais une place entre Francis Jammes et Jules Supervielle sous la rubrique « La haute tradition ». Nous conservions nos manuels et j'avais le temps des vacances pour m'en imprégner. La notice te concernant ne manquait pas de justesse en évoquant ta « gaminerie angélique » et ton « génie nocturne ». La présentation de ton « esthétique » rapprochait ton art des chansons populaires et des poètes du Moyen Âge, ton aisance parmi les mètres les plus divers, l'usage de la musique et de ses refrains « comme balancier de ses émotions trop vives ». Étudiante en lettres, puis enseignante, je lisais tes textes et les déplaçais pour mes élèves, je leur parlais de toi. Je te cherchais en vain dans le tome sur le XX<sup>e</sup> siècle de « Lagarde et Michard » puis dans les *Itinéraires littéraires* publiés par Hatier, déplorant leur aveuglement sectaire ou ignare !

Puis, il y eut le choc des *Notes intimes*. L'ouvrage lu, relu, incorporé. Je m'intéressais à ce qu'écrivaient autour de tes textes Jeanne-Marie Baude, André Blanchet, Raymond Escholier, Marie-Thérèse Jeanneau, Benoît Lobet, Michel Manoll, et bien d'autres. Moi aussi j'écrivais à ton propos dès que l'occasion s'en présentait. J'avais placé en exergue du dernier chapitre de *Célébration du quotidien* :

« Je voudrais que mes mots du jour, puisés au noir de la détresse ou saisis à la pointe de l'allégresse soient chansons égrenées au fil des heures. Je repense à Marie Noël, la petite fille et la vieille fille, la femme douloureusement mûrie dans la mesquinerie provinciale au visage ingrat dont seul le regard amoureux pouvait percevoir l'intense beauté, toutes se présentent au seuil du Royaume. »<sup>5</sup>

Toute ma vie, tu m'as mystérieusement hélée.

Lors de sa parution, j'ai présenté *Almanach pour une jeune fille triste*, ce manuscrit inédit particulièrement troublant, déniché par Chrystelle Claude. J'ai présidé le prix Marie Noël brièvement restauré à Auxerre ; à cette occasion, je suis entrée dans la chambre où s'est terminée ton existence terrestre.

En connivence, dans le cadre de l'Avent pour la cathédrale de Bruxelles, j'ai même osé un dialogue à ta façon entre la créature et Dieu<sup>6</sup>.

« Ce poids de regrets  
ces rancunes  
ce fardeau cet arroi trop écrasant  
sur mes épaules ployées  
où le déposerai-je Seigneur ?  
*Aux pieds du petit tout nu  
il s'en vêtira  
tes maux deviendront lumière.*  
Ces désirs inexaucés  
fougueux souhaits cris de faim  
le vide en moi  
si féroce si mordant  
comment m'en déferai-je Seigneur ?  
*Entre les doigts rieurs  
de l'Enfant  
il les apaisera avant de te les rendre.*  
Cet amour dénié  
dont personne n'a loué l'offrande  
ces soins inutiles  
ces bagages hors voyage  
à qui les remettre Seigneur ?  
*À sa mère, à Marie*

*elle connaît tant de ventres-creux  
leur en fera présents tout chauds.*

Et ma vie à son terme  
mon corps raide et nouveau  
tatoué de cicatrices  
carcasse pour la voirie  
qu'en ferai-je Seigneur ?  
*Confie-les à Joseph  
le charpentier ne jette  
aucun outil de long usage.*  
Tant de mots humains  
amassés au fil des pages  
transmis de bouche à oreille  
assoupis aux rayons des bibliothèques  
faudra-t-il les effacer Seigneur ?  
*Les anges aux ailes vibrantes  
dans l'espace les museront  
pour endormir l'Enfant. »*

En cette fin 2017, qu'est-ce qui m'enchanté et me parle sans cesse au plus intime ? C'est d'abord une voix, sa tonalité de source sur la mousse. J'entends la chanson d'une petite fille dans le noir qui a peur mais avance vaillamment.

C'est un pas qui court, marche et ralentit mais va toujours. J'entends sonner sur les pavés de la ville bourguignonne ta hâte d'une maison à l'autre, mais aussi ta balade par les chemins du sous-bois.

C'est une main qui relève ceux qui tombent, touche le bois de la table et le cœur de l'esseulée, et qui écrit envers et contre tout.

« Donne de quoi chanter à moi, pauvre poète,  
Pour les gens pressés qui vont, viennent, vont  
Et qui n'ont pas le temps d'entendre dans leur tête  
Les airs que la vie et la mort y font. »<sup>7</sup>

Ce sont des yeux auxquels rien n'échappe, ni une fenêtre allumée vers le soir, ni les désarrois des passants.

C'est un esprit qui jouit de la liberté de « penser haut, large, libre, dans tous les sens »<sup>8</sup>.

C'est un cœur écorché qui renonce à l'amertume.

« Nous étions deux sœurs chez nous :  
La laide et la belle.  
L'une avait les yeux si doux  
Que tous après elle  
Couraient sans savoir pourquoi.  
Sa sœur, l'autre... c'était moi. »

Tu évoques la souffrance de la laide face aux ravages que provoque, à son insu, la belle et tu conclus chaque couplet par le généreux refrain :

« Qu'est-ce que nous ferons,  
Ma douce, ma jolie ?

Qu'est-ce que nous ferons ?

Va, nous nous aimerons. »<sup>9</sup>

Cette chanson douce-amère évoque la ballade anonyme du Moyen Âge mettant en scène *Gayette et Oriour*, les deux sœurs si proches que l'élection amoureuse de Gayette par le jeune Gérard va séparer.

Ton désir de suivre l'homme aimé a été cadré dans le champ familial. Et le temps a passé.

« Après avoir été un instant, fleur fraîche et fruit mûr dans le jardin de Dieu, je voudrais bien, pour mon hiver, être une bonne vieille petite pomme dans son cellier. »<sup>10</sup>

La quête inlassable de l'ami, tu en acceptais avec patience les éclipses. « Il arrive que nous cherchions, dans notre ami, la consolation et qu'elle ne s'y trouve pas aujourd'hui. » Tard dans la vie, tu fus accueillie par Élise Autissier ; grâce à elle, tu as pu dire que ta vieillesse avait été heureuse.

Tu fus une femme hypersensible jusqu'à en être malade ; dès lors, tu as deviné les détresses analogues aux tiennes. Vulnérable, tu es restée forte de ta fidélité acharnée.

Ton rythme fait de toi une moniale sensible aux heures d'oraison. Si tu as dû souvent te tenir à l'étroit, tu n'as jamais été étriquée. Ton âme fut troublée par la mort du petit frère ; tu as hurlé au mystère du mal sur cette terre. Ainsi Sylvie Germain enfant, frappée par la visite du camp de concentration du Struthof.

Tu es une mystique. Tu as connu la grande nuit où la lumière se dérobe. Tes images sont souvent inspirées des psaumes.

« Rien n'est vrai que d'aimer et que d'aimer toujours !

Tes aimés passeront mais ton amour demeure

Malgré les renouveaux qui te changent de leurre

Et les petites morts des petites amours. »<sup>11</sup>

Avant tout, tu es une écrivaine, une conteuse de grand chemin mais à voix retenue, tenue ; tu envoûtes sans séduire, ni vouloir captiver ; tu donnes à pressentir les abîmes sans jamais renier la petite fille Espérance.

Tu es une styliste exigeante sous tes dehors spontanés. Je perçois le travail afin d'ajuster au plus près les mots, leurs images et leur musique. Le goût des formes anciennes et l'audace d'un ouvrage hybride, tel que tes *Notes intimes* qui allient tous les genres. La musicalité de l'« emmusiquée ». Tu as souffert de ne pouvoir écrire quand tu le désirais et comme tu l'aurais souhaité.

« Que de fois la poésie est montée en moi comme une eau bouillonnante qui voulait rompre la pierre de sa fontaine close !

Hélas ! à l'heure de grâce, tout lui faisait obstacle : la maison qui, juste à ce moment-là, avait besoin de bon service, la vieille mère qui avait besoin de présence, les frères et sœurs qui avaient besoin de paroles, l'enfant qui avait besoin de musiques et d'images, et tous les autres gens du voisinage qui avaient besoin, chacun, de quelque chose à son tour.

Elle, ma poésie, avait besoin d'heures. Je la repoussais. Elle n'aura rien eu que les restes des autres. Sauf au temps de maladie, le meilleur de tous, celui qu'on ne pouvait pas me prendre. »<sup>12</sup>

Dans la relation qui unit les lecteurs à un écrivain, en l'occurrence une poète, qu'est-ce qui demeure envers et contre tout engouement superficiel ? Je sens chez Marie Noël l'écoute et non l'attention superficielle, vite distraite. Elle dit, elle chante et elle nous invite à trouver notre propre voix sans rien imposer. Elle n'avait pas envie de s'exhiber, elle n'avait fait que céder aux instances de son parrain et de l'abbé Mugnier car :

« J'ai horreur de l'incontinence sentimentale... des gens qui font tout leur cœur sous eux. Mon cœur, je n'en parle pas. Je le tais. Ou je le chante. »<sup>13</sup>

À tort ou à raison, elle a émoussé la pointe critique de sa lucidité pour se vouer à la bienveillance.

À force de fatigue, elle a connu la tentation de l'auto-calomnie. À force d'effacement au profit des autres, elle a traversé la sécheresse. Comme il est délicat de distinguer, chez les femmes mystiques du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui tient à une nature hypersensible, une éducation religieuse et un contexte social marqués voire déterminés par l'époque, et l'exigence d'une quête d'absolu pouvant passer par la volonté d'anéantissement. Je perçois ces composantes, je m'incline devant le mystère de chaque aventure existentielle mais j'entends sa plainte :

« Je n'aime plus personne au monde. Je ne peux plus.

D'autres, en vieillissant, perdent l'ouïe ou la vue. Moi, je perds l'Amour.

Je me durcis et recroqueville, réduite au plus sec de moi-même : un squelette de devoir sans chair ni cœur.

[...]

Peut-être ai-je été trop bue et mangée, épuisée par mes frères jusqu'à la dernière sueur. Et maintenant je suis tarie sans pouvoir reprendre source.

Je continue à être bonne par habitude, mais bonne de lasse bonté, de méchante bonté douloureuse, pleine de patience en colère. Je suis résignée à mon prochain comme à une chaîne. Je l'endure vaillamment, sans espoir, comme un rongement incurable. [...]

Ô mon Dieu, il eût fallu me laisser une seule petite place de ciel pour respirer au-dessus de moi-même et n'être pas écrasée de tout mon long sous ma charge de terre. »<sup>14</sup>

Enfin, je partage la saveur du silence et de la beauté. Une alchimie secrète nous lie et nous relie à nos *auteurs de fond*. Il y a quelques années, j'avais relié sans vergogne Charles Baudelaire (1821-1867) et Marie Noël (1883-1967), ces poètes que tout semble opposer ? Folie d'allier l'eau et le feu ! Cependant, l'un et l'autre me fécondent.

Un homme ténébreux, une femme de joie, mais aussi un homme de plaisir et une femme de désert. L'un comme l'autre ont connu le vertige du mal ; ils aspirent à l'Idéal : mais, lui, en opposition au spleen ; elle, en foi ardente et ardue. Ils sont au monde, tous sens dehors : chez lui, l'odorat en priorité ; chez elle, l'oreille musicienne. Oui, tout les sépare, mais la poésie les rassemble et donne à leur vie si brève pour l'un, si obscure pour l'autre, une splendeur et un héritage hors du commun. La force de leur verbe me poétise. À cette double source, je vais boire quotidiennement. Et l'eau étincelle dans le creux de ma main avant de nous rafraîchir.

À l'aube, je lis cette parole d'Etty Hillesum : « Le Seigneur est ma chambre haute. » Ce sont ses derniers mots écrits connus. Marie Noël, se plaignant de n'avoir jamais eu de chambre à elle, aurait pu les écrire... Je voudrais réaliser un bréviaire de tes textes et que je puisse murmurer comme je le fais avec Etty : « Bonjour Marie, que me dis-tu ce matin ? » Tes *chansons* m'accompagneraient au long des *heures*.

Je te regarde. Je nous sens si loin et si près l'une de l'autre : la célibataire et la mère d'une tribu, toutes deux harcelées par les poèmes à naître qui se pressent au portillon mais nous heurtant aux urgences quotidiennes ; nous obtenant néanmoins, nourrissant la flamme de l'espérance au milieu des vents noirs qui soufflent au dedans autant qu'au dehors.

1967-2017. Tu es sur l'autre rive depuis cinquante ans. Les poètes ne meurent pas, Charles Trenet nous l'a affirmé, leurs chansons continuent de courir par les rues et les cœurs. La voix ne tarit pas plus que la source.

La « bonne dame d'Auxerre ». Ce ne fut certes pas l'avis de son parrain Raphaël Périer qui la révéla, ni

celui de Louis Aragon ou d'Henry de Montherlant qui la considéraient comme l'une des plus grands poètes, ni même du général de Gaulle qui vint la saluer spécialement lors d'un déplacement en Bourgogne. Ainsi donc, au-delà de l'apparence, Marie Noël, femme de foi, femme d'esprit, femme de solitude, femme de cœur, tout en émotion contenue, mérite d'être reconnue comme une poète, une intellectuelle qui marquera son époque.

Chère Marie, je ne te canonise pas. Ton miracle, c'est de nous révéler l'éclat des fleurs poussant sur nos fumiers. Tu nous appartiens à nous, poètes de l'ordinaire. Nous n'avons pas besoin que tu trônes dans nos églises, ni que tu portes une auréole qui semblerait te réserver aux seuls catholiques, toi qui écrivais : « Je ne suis mal catholique. » Reste avec nous, gens de peu, mais de joie qui ne s'use pas, celle des Béatitudes. La nuit comme le jour, ta lampe veille derrière la fenêtre et tu présages Noël, chère Marie.

2 *Ibid.*

3 « À Matines ».

4 *Notes intimes, op. cit.*

5 Célébration du quotidien, réédité en poche chez DDB, 2015.

6 *Célébration de Noël*, DDB, 2000.

7 *Les chansons et les heures*, Gallimard, 1983.

8 *Notes intimes, op. cit.*

9 *Les chansons et les heures, op. cit.*

10 *Notes intimes, op. cit.*

11 « À Tierce ».

12 *Notes intimes, op. cit.*

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*

1 *Notes intimes*, Stock, 1984.